

Montréal, 29 Octobre 1881.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à tout personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Spencer, Mass., est autorisé à prendre des abonnements, et en collecter le montant.

A. FILIATREAU & C<sup>ie</sup>,  
Éditeurs-Propriétaires,  
No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Boîte 375.

Le passé et le présent.

AIR:—Du Bruconnier.

Dans le pays l'on m'appelle  
Chose le gai chaussonier;  
Jadis à chanter ma belle  
Je n'étais pas le dernier.  
Mais, comme une polissonne,  
La main du Temps me scalpa;  
Et depuis lors je chansonne } Bis.  
Un gommoux par-ci, par-là }

On vantait mon encolure,  
J'étais assez beau garçon;  
Je portais ma chevelure  
Comme le défunt Samson.  
Mais j'ai pu — cela m'étonne —  
Garder, malgré Dalila,  
Sur ma tête qui grisonne,  
Un poil fou par-ci par-là. } Bis.

Mon succès était immense  
Quand, debout, la bouche en cœur,  
Je gucolais une romance  
En prenant un air vainqueur.  
Mon organe, qui détonne,  
Un beau jour se détraqua,  
Et maintenant je chantonne } Bis.  
Un refrain par-ci, par-là }

On aimait ma causerie,  
J'étais beau comme Apollon:  
Malgré mon étourderie  
Je brillais dans un salon.  
Je parlais plus que personne,  
Aujourd'hui, rien de cela;  
Je machonne, je machonne } Bis.  
Quelques mots par-ci, par-là }

J'étais un lutteur terrible:  
Pour un regard de travers,  
J'aurais voulu, — c'est horrible, —  
Bousculer tout l'univers.  
Mais aujourd'hui je bougonne  
Et je fuis le brouhaha;  
A peine si je bâtonne, } Bis.  
Un farceur par-ci, par-là }

Je faisais le diable à quatre:  
Lorsqu'il s'agissait d'aimer,  
De se griser ou se battre  
J'étais prompt à m'enflammer.  
Aujourd'hui, point ne caponne,  
Honnî soit qui le croira:  
Mais malgré moi je titonne } Bis.  
Dans ces circonstances-là }

Je fréquentais le beau monde  
Et je savais chaque jour  
Charmer la brune et la blonde  
Par des paroles d'amour.  
Aujourd'hui, quand je sermonne  
Au sujet d'un falbala,  
Je plais peu, mais je chiffonne } Bis.  
Un minois par-ci, par-là }

Au déclin de ma carrière,  
Ne songeant plus au plaisir,  
De retourner en arrière  
Je n'éprouve nul désir.  
La mort, bientôt, je soupçonne,  
Viendra me dire: "Halte-là!  
"Je moissonne, je moissonne)" Bis.  
"Un vieillard par-ci, par-là" }

Les Elections.

Nous aurons prochainement des élections générales. Le Canard sait cela de source certaine; c'est un ministre qui lui a insinué cette nouvelle dans le perthuis de l'entendement. L'affaire nous a été confiée sous le sceau du secret le plus inviolable: c'est pour cela que nous nous hâtons d'en faire part à nos lecteurs. Il est vrai que ce que nous nous rabîchons là, tout le monde le sait, mais le caractère officiel de notre journal donne à cette nouvelle une importance qu'elle n'aurait pas si elle était publiée ailleurs. C'est comme si la Minerve annonçait que M. Tassé va faire un voyage à Ottawa. Tout le monde le croirait et tout le monde serait bon là.

Le système représentatif est une excellente institution inventée dans le but de faire accroître au public qu'il se gouverne par lui-même. Chez nous le peuple est souverain, dit-on. D'accord, mais c'est un souverain dont le rôle est très effacé. Il y a des monarques qui règnent et ne gouvernent pas. Ici le peuple ne fait ni l'un ni l'autre. En temps d'élection c'est la blague qui règne et l'argent qui gouverne.

Un beau jour il a plu à certains hommes de se constituer, de leur propre autorité, chefs de deux partis distincts. Jusque-là rien de mal.

Nous voulons bien admettre que, pour mettre en jeu les rouages de notre système gouvernemental, les partis sont nécessaires, sinon pour le pays, du moins pour les hommes politiques. Mais là où la scie commence à nous fatiguer l'épine dorsale, c'est lorsqu'on nous donne à entendre que le chef reconnu d'un parti que le premier accident venu pourra conduire au pouvoir, doit imposer sa volonté à tout le reste du pays. Ce pouvoir autoritaire que la constitution refuse au souverain, la discipline de parti nous oblige à le conférer à celui que le peuple élit parce qu'il est censé représenter certaines idées? On objectera que le gouvernement est responsable, et que, du moment qu'il cesse d'agir conformément aux désirs du public, il s'expose être chassé de son poste. Voilà certes une magnifique théorie, mais pour la mettre en pratique il faut nécessairement que vous concédiez aux partisans qui ont élu ce chef, le droit de juger sa conduite politique. Est-ce là ce que l'on fait? Pas le moins du monde. Êtes-vous libéral? Vous êtes obligé, sous peine de passer pour traître à votre parti, de tout voir à travers les lunettes de M. Blake, à Ottawa, ou de M. Joly, à Québec. Êtes-vous conservateur? Alors Dieu est Dieu, et Sir John est son prophète; si vous sortez de là, on vous relègue dans les ténèbres extérieures lorsqu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, voire de dans. Au moyen de la discipline portée à sa quatrième puissance, on vous met dans l'alternative de choisir entre le gouvernement personnel d'un chef rouge ou le gouvernement personnel d'un chef bleu. Cela est-il conforme à l'esprit de la constitution qui nous régit? Évidemment non.

Ce ne sont pas précisément les chefs politiques qui sont les plus dignes de blâme: Ces gens-là sont animés d'un zèle tellement ardent pour les intérêts de la patrie qu'ils passeront sur le ventre de leur mère pour arriver aux honneurs et à tout ce qui s'en suit. Rien d'étonnant s'ils n'hésitent pas à se servir de la discipline de parti comme moyen d'arriver à leurs fins. Le grand coupable, c'est le peuple qui se fait bernier, qui, au lieu d'imposer sa volonté, se laisse magnétiser par l'aspect d'un chiffon rouge ou bleu.

Pendant chaque session, bon nombre de questions sont décidées tout autrement qu'elles ne le seraient si chaque député était libre et si les chefs n'intervenaient pas au dernier moment pour réclamer l'appui de leurs adhérents dans l'intérêt du parti. Peut-être est-ce pour le mieux, mais il n'en est pas moins vrai que, dans chacun de ces cas, la volonté du peuple se trouve contrecarrée par cette intervention des chefs politiques.

Et voyez l'enchaînement! Les députés obéissent à leurs chefs pendant les sessions; les amis influents des députés obéissent à ces derniers pendant les élections, et le peuple, lui, obéit aux amis influents des députés. C'est son devoir d'obéir en vertu de la discipline de parti tel qu'interprétée de nos jours. Et l'on vient nous dire que le peuple est souverain! Nous nous demandons ce que peut bien lui rapporter une souveraineté qui ne lui sert qu'à se faire l'esclave du premier ambitieux venu. Heureusement que ceux qui nous gouvernent sont de bons enfants, sans cela ils pourraient nous faire payer bien cher notre apathie.

Nous voulons bien admettre que les chefs politiques ont du patriotisme à revendiquer, mais, tout de même, il serait peut-être à propos de les contrôler plutôt que de se laisser contrôler par eux. Pour cela il faudrait que le peuple apprit à choisir lui-même ses députés. Sur le nombre de nos mandataires, combien y en a-t-il qui ont été imposés aux électeurs par les chefs de parti? La proportion en est grande. Il est assez rare que les électeurs d'un comté fassent leur propre choix. Quelques bonshommes se rassemblent dans une ville, et, dans leur haute sagesse, ils décident que telle nullité fera au comté l'honneur de le représenter au parlement. Ceux qui se sont arrogés le droit de parler au nom du parti, sanctionnent ce choix, et le tour est joué. Que cela vous plaise ou non, il vous faut en prendre votre parti. Vous êtes conservateur ou libéraux suivant le cas, et votre parti a parlé: votez pour son candidat ou votez pour vos adversaires politiques. Vous n'avez pas d'autre alternative.

Malgré toute leur bonne volonté, les gouvernants sont nécessairement trop absorbés par les grandes questions politiques qui intéressent le parti, pour ne pas oublier quelques détails. Du reste, nous n'avons pas assez d'hommes pratiques, pas assez de spécialistes parmi nos mandataires. Il y a des abus à faire disparaître, des progrès à accomplir, et, si nous attendons que les chefs prennent l'initiative de toutes les réformes, nous courons risque d'attendre longtemps. Au peuple, qui connaît ses propres besoins, d'élire des hommes assez indépendants pour marcher résolument dans la voie droite. A lui de faire comprendre à ceux qu'il honore de sa confiance qu'il n'est pas obligé de les ser-

vir, mais que ce sont eux qui doivent servir leur pays.

Ce sont là des choses bien sérieuses pour le Canard dira-t-on. Nous demandons mille pardons aux lecteurs d'avoir, pour une fois, suivi le mauvais exemple que nous donnons chaque jour les journaux dont le format mesure quatre ou cinq arpents en superficie, et nous allons indiquer à nos amis un moyen de se dédommager de l'ennui que notre article a pu leur causer:

Qu'ils mettent en pratique les avis que nous leur donnons ci-dessus et ils se flanqueront indubitablement une bosse de rire à se briser les côtes, lorsqu'après avoir remis à leur places les fabricants de candidature confectionnées sur commandes, ils verront la figure demesurement allongée des susdits fabricants.

Dictionnaire Fantaisiste

La Vie moderne publie une agréable série de définitions par Daniel Darc (pseudonyme d'une femme d'esprit, joué avec succès au Vaudeville, si nous ne nous trompons).

Voici quelques extraits de ce dictionnaire fantaisiste.

Actrice.—Femme qui avoue qu'elle joue la comédie.

Amende.—Petit fruit extrêmement amer, cultivé avec amour par tous les gouvernements.

Ami.—Celui que nous croyons disposé à nous rendre service.

Amour.—Monologue à deux.

Angé.—Ni homme ni femme! L'Avougnat du ciel.

Baiser.—La seule chose qu'on rend de bon cœur après l'avoir dérobé.

Bas Bleu.—Mammifère à plume (espèce dangereuse).

Bascule.—Voir: Système de gouvernement.

Belle-Mère.—Trait de désunion.

Botaniste.—Farceur ou herbus...

Bouche.—De jolie femme, une bonbonnière; d'amoureux, un brasero; de flatteur, un oncesoir; de vieille fille, un soupirail; de vieux garçon, un chasseur-mouchu; de canotière, un coffre-fort; d'avocat, une blague; de moine, un laboratoire; de ruminant, un garde-manger; de dévot, un emporte-pièce; de député, une boîte à lettre; de pécheresse, une périssoire; de voyou, une g.....; d'oiseau, un bec.

Bourse.—Thermomètre social. Indique le degré de considération dû au porteur.

Canif.—Perce-contrat.

Caprice.—Passion qui n'a pas été contrariée.

Caracas.—Friandise de l'amour.

Chenise.—Préjugé garni de dentelles.

Cauchemard.—Rêve qui a été trop réaliste.

Consolation.—Ouataplasme de phrases qu'il est d'usage d'appliquer sur les douleurs vives.

Couturière.—Dites-moi qui vous habille, madame, et je vous dirai qui vous êtes.

Crampon.—L'Ange de la semaine dernière.

Crotte.—Qualificatif dont se sert un peintre pour désigner l'œuvre d'un confrère.

Curiosité.—La perle des vices. —Supprimez-la, le monde finit.

On demande 25 garçons pour vendre le CANARD.